

LE FACTEUR RURAL

I

C'était un solide gaillard.

Grand, fort, bien bâti, il portait haut la tête, une tête blonde comme celle d'un enfant, avec des yeux bleus francs et droits, une bouche toujours prête à rire et une moustache rousse crânement retroussée.

Tout le monde le saluait au passage d'un signe de tête ou d'un bonjour amical, et les paysans le laissaient souvent entrer dans leur ferme pour manger un morceau sur le pouce ou pour boire un verre de leur vin guilleret.

Il mangeait et buvait debout, les yeux fixés sur l'horloge qui manque rarement dans les salles basses, et quel que soit le temps qu'il faisait, il repartait toujours de bonne humeur avec sa chanson sur les lèvres.

Tout le monde le connaissait et tout le monde l'aimait, depuis, Mougy, la ville coquette et fleurie, jusqu'aux Salves, le village enfoui au fond des montagnes comme un nid tombé, et quand on parlait de lui, on disait :

—C'est un brave !

Certes.

La médaille militaire, brillante comme au premier jour où il la reçut, étincelait sur sa poitrine et posait encore comme un rayon de gloire sur son humble blouse de facteur rural.

Et il en était fier, allez ! Au moins, on savait ainsi qu'il avait servi sa patrie et que c'était là-bas, dans quelque pays lointain, en combattant, qu'il avait laissé son bras gauche...

Car il était infirme, le pauvre, et la manche de sa blouse, pliée en deux, s'arrêtait juste à la hauteur de la médaille.

—Bonjour, mon brave ! lui criaient les gens quand ils le voyaient passer de leur maison ou de leurs champs ; bonjour, mon brave !

Et ils avaient raison, car c'en était un.

II

Un rude métier que celui de facteur rural et quand on y songe, on s'apitoie sur le sort de ces malheureux hommes, qui, malgré les intempéries des saisons, malgré la grande chaleur des étés ou la gelée des hivers, s'en vont par monts et par vaux, traversent les bois et les ravins, gravissent les montagnes et font quelquefois trois kilomètres sous un soleil ardent ou sous la neige épaisse pour apporter dans quelque chaumière un bout de papier qui tient si peu de place dans leur havresac.

C'est un rude métier, et si peu rétribué encore ! Huit cents francs par an, de quoi ne point mourir de faim, pour marcher du matin au soir, se meurtrir aux pierres des chemins, se déchirer aux ronces des bois, se brûler le sang au feu de juin et se glacer au givre de janvier.

Eh bien, malgré tout, Pierre Ladello l'aimait, ce métier, et il n'aurait pas voulu en changer, lui aurait-on offert de doubles appointements pour un travail moins pénible. Il l'aimait et rien ne l'épouvantait ; ni la longue traite à fournir, ni la pluie qui le trempait jusqu'aux os, ni la neige qui l'enveloppait de son suaire, ni le vent qui le poursuivait de son hurlement, il ne craignait rien, il ne redoutait rien...

C'est que, à moitié chemin de Salves et de Mougy s'élevait une maisonnette à toit de briques, une pauvre petite maison isolée sur le seuil de laquelle une jeune fille se tenait debout, l'attendant au passage, et il entraînait toujours se reposer quelques minutes dans la salle basse, l'été pleine d'une ombre fraîche, l'hiver remplie des clartés de l'âtre.

Il causait un instant avec la maman, embrassait la jeune fille sur le front et repartait.

C'était sa fiancée.

Ils devaient se marier aux premiers beaux jours, à l'avril précoce qui met des chansons dans les branches et passe aux églantines délicates leur robe couleur d'aurore.

Ils l'attendaient, ce doux mois d'avril, avec une grande impatience, ils l'appelaient de tous leurs vœux et formaient déjà maints projets d'avenir.

Seraient-ils assez heureux ? dans leur modeste

LE BONHEUR DE TROUVER UN FER A CHEVAL



I

Lutuilippe. —Pristi ! Voilà la veine qui me revient. Un fer à cheval avec l'ouverture de mon côté !



II

—Si je ne t'ai pas gagné, d'ici à dimanche, cette bague en brillants de l'autre jour, je veux être pendu !



III

— Il paraît que c'est là que ça se met.



IV

— Oh ! malheur !



V

— Oihioi... ioi... ioi !



VI

— C'est donc au bas de la porte qu'il faut le placer !



VII

— Imbécile ! Tu ne voyais pas qu'il y a un fer à cheval !



VIII

— Maudit fer ! Voilà le cas que je fais de toi. File !



IX

Le sergent de ville. — Au meurtre !



X

— En voilà un qui n'en sortira pas pour des prunes !



XI

Lutuilippe. — Pas un mot de plus. Les voilà, vos dix dollars.



XII

— Cette fois, mon bon, tu peux te fouiller.

III

intérieur ; ils auraient plus de joie que les riches et les puissants, car ils possèderaient la paix du cœur, la tranquillité d'esprit et leur tendresse mutuelle.

Malgré leur pauvreté, ils ne souffriraient point. Le bon Dieu qui veille sur chacune de ses créatures, sur la plus infime comme sur la plus altière, leur viendrait en aide. Il permettrait que le travail ne chôme point et récompenserait ainsi leur vaillance.

Et le soir, ils se reposeraient des fatigues de la journée avec un hymne de reconnaissance dans le cœur et une prière sur les lèvres.

Tout cela viendrait à cette époque du renouveau, dans ce premier mois printanier qui fait éclore les fleurs et dont le nom vibrait à leurs oreilles comme une musique délicieuse.

Avril ! avril !

Avril revint et cria brusquement :

— Me voici !

Aussitôt, pour lui faire place, la neige qui couvrait encore la campagne disparut, et il put, à son gré, jeter les fleurs dans la mousse, accrocher des nids dans les arbres, et montrer en riant sa tête nimbée de rayons à travers le jeune feuillage.

Il apporta avec lui la bonne chaleur qui reconforte les hommes et fait croître les plantes, et il mit un rêve de plus dans le cœur de Pierre Ladello et dans celui de sa promise.

Il fallait voir de quel pas léger le facteur rural arpentait maintenant les chemins débarrassés de givre et de glace et de quel sourire radieux Suzanne l'accueillait.

Ils devaient s'épouser à la fin du mois et déjà